

Quelques mois plus tôt, dans un courrier à Mauriac, cette fois, Jacques Maritain n'en confiait pas moins sa douleur de voir Bernanos le fustiger ainsi: «*Ses calomnies même me laisseraient assez indifférent, si je ne souffrais de la peine très profonde qu'elles ont faite à Raïssa, et de ce sentiment très particulier, que j'ignorais à peu près jusqu'à ces histoires d'AF, d'éprouver qu'on est l'objet d'une haine profonde et vivace. Ça fait un drôle d'effet, surtout à un philosophe que son état porte à essayer tout de suite d'entrer, pour le mieux comprendre, dans l'esprit de l'objectant. (...) Ce n'est pas rassurant.*»

Cette obstination à comprendre, qui n'implique nulle complaisance mais plutôt une intraitable bienveillance, permet à Maritain de se tenir au-dessus de la mêlée et de laisser revenir à lui ceux qui l'ont blessé. Une fois sorti de «*cette région, à certains égards inhumaine, de la polémique*», pour citer encore Raïssa Maritain, Bernanos dira son attachement au mari de celle-ci, avec lequel il fera cause commune, au moment de la guerre d'Espagne, pour dénoncer la façon dont l'Eglise espagnole bénit les crimes franquistes. «*Viva la Republica! Mon très cher Jacques, Dieu vous bénisse!*»: ainsi s'ouvre, ironiquement, une lettre adressée à Maritain, en 1938, par l'auteur des *Grands Cimetières sous la lune*, qui paraît la même année.

Un théâtre épistolaire

De fait, la tragédie espagnole déchire les milieux catholiques et bouscule les lignes de force. Pour le coup, c'est Claudel qui se retrouve en situation d'être seul contre trois. En effet, alors que Bernanos, Maritain et Mauriac s'indignent de voir ce conflit sanglant grimé en guerre sainte, l'auteur du *Soulier de satin* prend la défense de la hiérarchie ecclésiastique espagnole. Sa passe d'armes avec Maritain, notamment, sera virulente, mais ne l'empêchera pas, à la Libération, d'écrire au philosophe, de retour à Paris après son exil américain: «*J'espère que vous avez oublié nos petits dissentiments*»...

Il faut dire que, une fois de plus, l'échange privé aplanit les discordes publiques. Plonger dans cette correspondance, c'est évidemment explorer les coulisses de la vie littéraire à travers les doutes existentiels («*Quelle prostitution qu'une vie comme la mienne! Quelle saleté que le métier littéraire!*», peste Mauriac) et les trivialités ordinaires («*Je suis honteux de vous demander ces services mais je ne puis les demander qu'à vous*», note Bernanos), mais c'est surtout, on l'aura compris, redécouvrir un théâtre épistolaire qui ancre la scène polémique dans une dramaturgie de la sincérité.

Rien que pour cela, il faut rendre grâce aux éditeurs de ce précieux volume, Michel Bressolette (mort en 2008) et Henri Quantin, dont les éclairages critiques sont fort vivifiants. Ainsi les textes donnés à lire n'ont-ils pas seulement valeur de trace historique. Ils peuvent réarmer spirituellement, ici et maintenant, chaque esprit qui répugne à la twitterisation du débat intellectuel. ■

Jean Birnbaum

UN CATHOLIQUE N'A PAS D'ALLIÉS. CORRESPONDANCE MARITAIN-BERNANOS-CLAUDEL-MAURIAIC, édité par Henri Quantin et Michel Bressolette, Cerf, «*Culture*», 362 p., 24 €. Signalez également, sur Georges Bernanos, la réédition du livre de Sébastien Lapaque, Georges Bernanos encore une fois, Les Provinciales, 184 p., 18 €.

Elisabeth Badinter, dont «*Les Passions intellectuelles*» paraissent en un volume, évoque la violence des réseaux sociaux, qui contraste avec la civilité des correspondances et avec l'idéal de rationalité des Lumières

«*Je ne pense pas qu'on puisse parler librement sur Internet*»

ENTRETIEN

Sous le titre *Les Passions intellectuelles*, les éditions Robert Laffont font paraître un volume de la collection «*Bouquins*» qui regroupe les trois beaux essais consacrés par Elisabeth Badinter à l'effervescence du XVIII^e siècle et des Lumières. C'est l'occasion d'interroger la philosophe sur la vie des idées et son évolution.

Voilà plus de quinze ans qu'est paru le premier tome de votre trilogie. Que vous inspire cette réédition dans le contexte actuel?

Cela me fait plaisir car je pense, peut-être naïvement, que nous avons un besoin fou de rationalité. Le combat des philosophes du XVIII^e siècle, c'était quand même celui de la rationalité contre les superstitions. A une époque où l'irrationnel prend une place immense dans notre vie sociale et intellectuelle, revenir à ce combat me semble un geste opportun, peut-être beaucoup plus encore qu'au moment où j'ai publié ces textes pour la première fois.

«*Les intellectuels ont changé de maître, mais pas d'esclavage*», écriviez-vous à la fin du troisième tome des «*Passions*», pour expliquer que les clercs obéissaient de moins en moins au roi et de plus en plus à l'opinion. A qui obéissent les intellectuels aujourd'hui?

Aux réseaux sociaux! Tout le monde en a peur. Moi je n'y suis pas, je tiens à ma tranquillité et je crains de me prendre au jeu, mais j'entends ce qu'on dit et je lis ce qu'en raconte la presse. Il y a des sujets qu'on aborde à peine, sur la pointe des pieds. En ce qui concerne #metoo et #balancetonporc, j'ai été impressionnée par le silence de féministes historiques, parfois fondatrices du MLF, qui n'étaient pas d'accord avec la façon dont la parole se libérait, interdisant toute nuance, toute objection... mais qui avaient si peur qu'elles se sont tuées. Les réseaux sociaux ont doublé le pouvoir d'une opinion publique qui est libre de dire ce qu'elle veut, mais qui est souvent peu nuancée, peu avertie et d'une violence inouïe. Jamais la presse ou les médias en général n'ont eu une telle puissance d'intimidation. On peut critiquer autant qu'on veut la tribune sur #metoo signée, notamment, par Catherine Deneuve [Le Monde du 10 janvier 2018]. Il reste que ce qui s'est passé est incroyable: elle est devenue une cible mondiale. L'opinion publique du

XVIII^e siècle, la doxa, respectait les savants, les philosophes, et elle était limitée. C'était déjà une menace indirecte pour la pensée, la critique, mais ce n'était rien du tout à côté de ce qui se passe aujourd'hui: personne n'a envie de se faire écraser sous les insultes de millions de gens. Ce pouvoir des réseaux sociaux, je le ressens paradoxalement comme une censure!

«*On est bien seul: j'ai un tel besoin de "communauté"*», écrivait Mauriac dans une lettre à Jacques Maritain (lire la «*une*»). Les intellectuels ne sont-ils pas d'autant plus intimidés par les réseaux qu'ils sont travaillés, dans leur solitude, par un désir de «*communauté*»?

Je crois qu'il faut distinguer entre les intellectuels reconnus par l'opinion publique et la jeune classe des intellectuels. Au départ, quand on est Diderot, Rousseau, d'Alembert, et qu'on déjeune chaque semaine à l'Hôtel du Panier fleuri, on forme une amicale communauté. Mais quand les mêmes émergent au regard de

l'opinion publique, alors le groupe éclate, parce que les rivalités prennent le dessus. Et là on est seul. Chez les intellectuels, le sentiment communautaire ne dure pas. Ce chacun pour soi, je l'observe aujourd'hui, où l'on peut avoir les pires conflits avec des gens dont on était proche dix ans plus tôt. Et cela ne peut qu'être aggravé par les réseaux sociaux qui sont, pour les intellectuels, la communauté de la peur.

Sur Twitter, au fil des années, les choses se sont durcies, au point que chacun semble fuir la discussion loyale et désirer des ennemis plutôt que des contradicteurs. Assistes-t-on, en retour, à une «*twitterisation*» du débat intellectuel?

Je n'ai pas l'impression que les relations entre intellectuels ont fondamentalement changé depuis vingt ans. Oui, il y a une sorte de distance que l'on met entre soi et les autres, mais je n'ai pas le sentiment qu'on les traite en ennemis. Peut-être même les intellectuels vont-ils retrouver un sentiment communautaire grâce à l'hostilité des réseaux sociaux? Si nous faisons l'objet de la détestation générale, cela peut remettre un peu de vie entre nous! Les intellectuels pourraient régresser de six ou sept siècles, et retrouver la vie des clercs qui s'expliquaient entre eux dans les couvents, sans que personne d'autre intervienne. On continuera de réfléchir, on échangera, on fera des colloques, on s'engueulera, mais on sera entre nous. Je reste donc relativement optimiste: la vie intellectuelle, c'est un choix, un plaisir, une douleur, mais c'est aussi un besoin, et même si cela doit redevenir l'expérience d'un microcosme coupé du monde extérieur, rien ne pourra la faire cesser.

Au XVIII^e siècle, le champ intellectuel était déjà un champ de bataille. Voltaire évoquait la «*guerre des rats et des grenouilles*», selon une formule qui parlera sans doute à quiconque fréquente les réseaux sociaux...

Mais le facteur important, c'est le nombre. Oui, à l'époque des philosophes, il y avait des clans politiques ennemis, on

représentait Rousseau à quatre pattes en train de manger des salades, c'était violent, et Twitter représente sans doute la radicalisation de tout cela. Mais à l'époque cela concernait un microcosme. La quantité de haine personnifiée, cela change les choses. Si cette tendance twitterise l'emportait aujourd'hui, ce serait la fin de la réflexion et de la connaissance hors des couvents! En même temps, là encore, je reste assez optimiste: ce faux savoir, ces provocations, cette haine... on en a déjà assez, on va se lasser de tout ça, j'espère.

Les correspondances ont toujours été fondamentales pour la vie intellectuelle. Que deviennent-elles à l'ère numérique?

C'est une source de savoir qui est aujourd'hui coupée, car on ne s'écrit plus de lettres. Les courriels, on les supprime, ou ils s'effacent, et puis ça va vite. Les lettres de philosophes que je cite dans mes livres pouvaient faire 8, 15, 20 pages, assez pour exprimer un raisonnement. Si la correspondance est fondamentale pour la vie intellectuelle, c'est que, en général, la censure ne s'y exerce pas, on peut y exprimer toutes ses pensées. Et j'ai remarqué quelque chose: dans les correspondances du XVIII^e siècle, même les gens très collet monté, un scientifique comme Réaumur par exemple, finissent toujours par se lâcher, et donc par éclaircir quelque chose de leur personnalité. Aussi les correspondances régulières sont-elles la source d'une connaissance approfondie des destinataires, et de controverses fécondes. On n'est pas inquiet et même si on a tort parfois, on estime qu'on peut parler librement. Or je ne pense pas qu'on puisse parler librement sur Internet. Moi, je n'ai jamais participé à une polémique intellectuelle par courriel! D'ailleurs, je n'entretiens aucune correspondance digne de ce nom par courriel. Quand j'écris une lettre, je suis plus confiante. Pas vous? ■

Propos recueillis par J. Bi.

LES PASSIONS INTELLECTUELLES, d'Elisabeth Badinter, Robert Laffont, «*Bouquins*», 1 216 p., 32 €.



Elisabeth Badinter, en 2016. HÉLÈNE BAMBERGER/COSMOS

Gisèle Sapiro met les écrivains à leur place

RIEN N'EST MOINS INTELLECTUEL QUE LE MOT «*INTELLECTUEL*», tel qu'on l'applique aux interventions des écrivains et théoriciens dans la vie publique. Ses usagers sortent rarement d'une mise en scène répétitive de l'affrontement des opinions, avec, à défaut de pensée critique, la morale pour arbitre. Comment y échapper, comment traiter de la réalité de l'engagement intellectuel sans devenir le singe plus ou moins savant des «*débats de société*» qu'on restitue? En reconnectant justement les positions et les textes à la société dont ils émanent, répond Gisèle Sapiro dans tous ses essais, depuis *La Guerre des écrivains. 1940-1953* (Fayard, 1999).

Cette entreprise de réévaluation sociologique de l'histoire littéraire s'amplifie encore dans *Les Écrivains et la politique en France*, qui systématise, à partir des concepts forgés par Pierre Bourdieu (1930-2002), la corrélation entre la place

des écrivains dans des «*champs*» politiques et littéraires structurés par les rapports de «*domination*», et leurs modes d'intervention – de la fin du XIX^e siècle aux débats sur la décolonisation. Avec un art virtuose du changement de focale, qui lui permet de mêler aperçus biographiques, histoire intellectuelle et lecture serrée des œuvres, la sociologue met en question les notions de droite et de gauche littéraires, analyse les évolutions historiques, observe la manière dont les textes construisent des visions du monde. Elle n'échappe pas toujours, à son tour, à une forme de schématisation mais livre une nouvelle fois un stimulant exercice de décrassage de nos idées sur la vie des idées. ■ FLORENT GEORGESCO

LES ÉCRIVAINS ET LA POLITIQUE EN FRANCE. DE L'AFFAIRE DREYFUS À LA GUERRE D'ALGÉRIE, de Gisèle Sapiro, Seuil, 408 p., 25 €.